

Sois heureux, merde ! Fais ce qu'il faut pour être heureux !

Et il s'est mis à tousser. Ma grand-mère a accouru, et je suis sorti.

Je suis allé dans le cagibi. J'avais très froid. Je me suis assis sur un vieux bidon, et je me suis demandé ce que je pouvais bien faire pour prendre ma vie en main.

Je voulais bien *tout* construire, mais là, j'avais un problème : je n'avais ni projet, ni modèle, ni plans, ni matériaux, ni outils, ni rien. J'avais juste un poids énorme sur le cœur qui m'em-pêchait de pleurer. Avec mon Opinel, j'ai gravé quelque chose sur l'établi de mon grand-père, et je suis reparti chez moi sans leur dire au revoir.

**
**

À la maison, la crise a été plus longue, plus bruyante et plus angoissante encore que d'habitude. On était à la fin du mois de juin, et aucun collègue ne voulait me prendre en septembre. Mes parents s'arrachaient les cheveux et se crépaient le chignon. C'était fatigant. Et moi, je me tassais tous les jours un peu plus. Je me disais qu'à force de me faire tout petit comme ça, à force d'essayer de me faire oublier, j'allais peut-être finir par disparaître complètement et que tous mes problèmes seraient résolus d'un coup.

J'avais été renvoyé le 11 juin. Au début, je suis resté à traîner chez moi toute la journée. Le matin, je regardais la Cinquième ou les Télé-chats (ils ont toujours des objets incroyables,

aux Téléachats) et l'après-midi je relisais des vieilles bédés ou j'avancais un puzzle de 5 000 pièces que m'avait offert ma tante Fanny.

Mais j'en ai eu vite marre. Il fallait que je me trouve quelque chose pour m'occuper les mains... Alors, j'ai inspecté la maison pour voir s'il n'y avait pas des améliorations à envisager. J'avais souvent entendu ma mère se plaindre du repassage en disant que son rêve serait de pouvoir le faire assise. Je me suis donc attelé au problème.

J'ai démonté le pied de la table à repasser, qui l'aurait empêchée de glisser ses jambes dessous, j'ai calculé la hauteur, et je l'ai fixée sur quatre pieds en bois comme s'il s'était agi d'un bureau normal. Ensuite, j'ai récupéré les

petites roues d'une vieille table roulante que j'avais trouvée sur le trottoir d'en face la semaine d'avant, et je les ai fixées sur une chaise dont on ne se servait plus. Je lui ai même arrangé le plateau où elle posait son fer parce qu'elle venait de changer de modèle. Elle s'était achetée une centrale vapeur Moulinex, et je me doutais que le plateau ne serait plus assez solide. Ça m'a pris deux bonnes journées. Après, je me suis attaqué au moteur de la tondeuse. Je l'ai entièrement démonté, nettoyé, puis remonté pièce par pièce. Elle a démarré du premier coup. Mon père ne voulait pas me croire, mais je savais bien que ce n'était pas la peine de la ramener chez Jardiland, que c'était juste un problème de saleté.

Ce soir-là, au dîner, l'ambiance était plus détendue. Ma mère m'avait fait un croque-madame, mon plat préféré, pour me remercier, et mon père n'avait pas allumé la télé.

C'est lui qui a parlé le premier :

— Tu vois, ce qui est agaçant avec toi, bon-homme, c'est que tu es doué quand même...

Alors, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, pour t'aider ? Tu n'aimes pas l'école, c'est un fait. Mais l'école est obligatoire jusqu'à seize ans, tu le sais, ça ?

J'ai hoché la tête.

— C'est un cercle vicieux : moins tu travailles, et plus tu détestes l'école ; plus tu la détestes, et moins tu travailles... Comment vas-tu t'en sortir ?

— Je vais attendre d'avoir seize ans, et je remonterai mes manches.

— Mais tu rêves, là ! Qui t'embauchera ?

— Personne, je le sais, mais j'inventerai des choses, et j'en fabriquerai d'autres. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre.

— Oh, ne crois pas ça ! Bien sûr, tu n'as pas besoin d'être aussi riche que l'oncle Picsou, mais il t'en faudra quand même plus que tu ne penses. Il te faudra acheter des outils, un atelier, un camion... que sais-je encore ? Peu importe, laissons là cette histoire d'argent pour le moment, ce n'est pas ça qui me préoccupe. Parlons plutôt de tes études... Grégoire, ne fais pas la grimace comme ça, regarde-moi, s'il te plaît. Tu n'arriveras à rien sans un minimum de connaissances. Imagine que tu inventes un truc formidable. Il faudra que tu déposes un brevet, n'est-ce pas ? Et donc que tu le rédiges en français correct... Et puis, on n'apporte pas

une invention comme ça, il faudra des plans, des échelles, des cotes pour être pris au sérieux, sinon tu vas te faire piquer ton idée en moins de deux...

— Tu crois ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

Tout cela me laissait perplexe, je sentais confusément qu'il avait raison.

— Parce que, vous savez, j'en ai une d'invention qui pourrait assurer ma richesse et celles de mes enfants, et même la vôtre peut-être...

— De quoi s'agit-il ? demanda ma mère en souriant.

— Vous me jurez de garder l'info top secret ?

— Oui, dirent-ils ensemble.

— Jurez-le.

— Je le jure.

— Moi aussi.

— Non, dis « Je le jure », maman.

— Je le jure.

— Alors voilà... En fait, ce serait des chausures spécialement conçues pour les gens qui marchent en montagne... Il y aurait un petit talon amovible. Tu le mettrais en position normale quand tu grimpes, tu l'enlèverais quand c'est plat, et tu le repositionnerais au moment de descendre, mais pas au même endroit, devant, sous les orteils, comme ça, tu resterais toujours en équilibre...

Mes parents ont acquiescé.

— C'est pas idiot, son truc, a dit ma mère.

— Il faudrait que tu te mettes en cheville avec un magasin comme Décathlon...

Ça me faisait plaisir de sentir qu'ils s'intéressaient à moi. Mais le charme a été rompu quand mon père a ajouté :

— Et pour commercialiser ta merveille, il faudra que tu sois bon en maths, en informatique et en économie... Tu vois, on en revient à ce que je te disais tout à l'heure...

J'ai continué à m'agiter comme ça jusqu'à la fin du mois de juin. J'ai aidé nos nouveaux voisins à déblayer leur jardin. J'ai arraché tant de mauvaises herbes que mes doigts avaient enflé et étaient devenus verdâtres. On aurait dit les mains de Hulk.

Nos voisins s'appelaient M. et Mme Martineau. Ils avaient un fils, Charles, qui avait juste un an de plus que moi. Mais je ne m'entendais pas avec lui. Il était toujours scotché à sa console ou à ses feuilletons débiles et, à chaque fois qu'il m'adressait la parole, c'était

pour me demander en quelle classe je serais l'année prochaine. Ça devenait légèrement agaçant, à la fin.

Ma mère continuait de passer des coups de téléphone pour trouver l'établissement qui aurait la grande, l'immense bonté de daigner m'accepter en septembre. Tous les matins, nous recevions des tonnes de prospectus dans la boîte aux lettres. Des belles photos sur papier glacé qui vantaient les mérites de tel ou tel collège.

C'était pathétique et totalement mensonger. Je les feuilletais en secouant la tête, je me demandais surtout comment ils avaient fait pour prendre en photo des élèves en train de sourire. Soit ils les avaient payés, soit on était en train de leur annoncer que leur prof de français

venait de tomber dans un ravin. Il n'y avait qu'une école qui me plaisait, mais elle était située à Pétouchnoque-les-Oies, du côté de Valence. Sur les photos, les élèves n'étaient pas assis derrière un pupitre à sourire niaisement.

On les voyait dans une serre, en train de remporter des plantes ou à côté d'un établi en train de couper des planches de bois, et eux, ils ne souriaient pas, ils étaient concentrés. Ça avait l'air pas mal, mais c'était un lycée technique. Mon mal de ventre revenait sans crier gare.

M. Martineau m'a fait une proposition : l'aider à décoller son vieux papier peint contre un salaire. J'ai accepté. Nous sommes allés chez Kiloutou, et nous avons loué deux décolleuses à vapeur. Sa femme et Charles étaient partis en

vacances et mes parents travaillaient. Nous étions tranquilles.

Nous avons fait du bon boulot ; mais quelle fatigue ! Surtout que c'était la canicule. Être dans la vapeur quand il fait 30° à l'ombre, je ne vous dis pas... Un vrai sauna ! J'ai bu de la bière pour la première fois de ma vie et j'ai détesté ça.

Grand-Léon, qui passait par là, est venu nous donner un coup de main. M. Martineau était ravi. Il disait : « Nous sommes des travailleurs de force, mais vous, vous êtes un homme de l'art, monsieur Dubosc... » En effet, mon grand-père a mis son nez dans tous les problèmes délicats de plomberie et d'électricité pendant que nous suions à grosses gouttes en proférant des tonnes de gros mots.

M. Martineau disait souvent : « merdus merda merdum merdorum merdis merdis » (c'est du latin).

Finalement, mes parents m'ont inscrit au collège Jean-Moulin, juste à côté de chez nous. Au début, ils ne voulaient pas m'y envoyer parce qu'il a mauvaise réputation. Il paraît que le niveau est nul et que les élèves se font racketter, mais comme c'était le seul à m'accepter, ils n'ont pas eu le choix. Ils ont déposé mon dossier scolaire et je suis allé au Photomaton me faire tirer le portrait. J'avais vraiment une sale gueule sur ces petites photos. Je me disais qu'ils allaient être contents de leur nouvelle recrue au collège Jean Moulin : un mec de treize ans en sixième avec les mains de

Hulk et la tête de Frankenstein... Ça, c'était une bonne affaire !

Le mois de juillet a filé à toute allure. J'ai appris à poser du papier peint. J'ai appris à badigeonner les lés de colle (j'ai appris le mot « lés » !). J'ai appris à les replier convenablement, à manier la roulette pour écraser les bords et à maroufler pour éviter les cloques. J'ai appris des tonnes de choses. Je peux dire aujourd'hui que je suis un as de la colle Perfax et du papier à rayures. J'ai aidé mon grand-père à démêler des fils électriques et à faire des essais :

– Ça marche ?

– Non.

– Et là ?

– Non.